

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

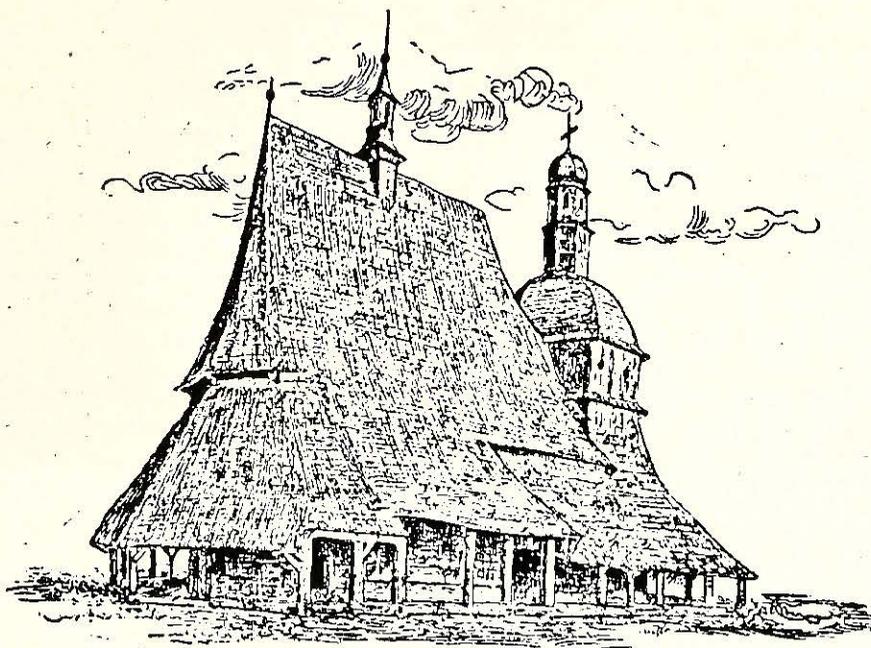
Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
26, Rue de Grammont — PARIS-II.

Telephone : Central 17-27

Abonnements :
5 francs par an



Eglise en bois à Debno



SOMMAIRE

La Quinzaine polonaise. — R. B.
Nouvelles du Bureau Ampol.
A propos de l'Exposition du Second Empire. — Pierre DE
MOSCHOY.
Franck le Sol. — Maria KONOPNICKA.
Notre Chaumière. — M. KONOPNICKA.

La « Pologne pittoresque » de Léonard Chodzko. — J.
BOUIC-GASZTOWTT.
Beniowski. — Poème de Jules SLOWACKI.
Notre Action : Comité d'Alger. — En Banlieue. — Déco-
rations. — Divers.



LA QUINZAINÉ POLONAISE

- 26 juin. — Le soin de former le nouveau cabinet est confié à M. Sliwinski, vice-président de Varsovie.
- 27 juin. — La Diète prépare la nouvelle loi électorale ; le nombre des députés et des sénateurs sera augmenté.
- 29 juin. — Prise de possession par les troupes polonaises du district de Pszczyka en Haute-Silésie. — L'Union des Associations polonaises adresse à M. Poincaré un télégramme de reconnaissance à l'occasion de la délivrance de la Haute-Silésie.
- 30 juin. — Une délégation de journalistes suisses visite la Pologne.
- 1^{er} juillet. — Le cabinet Sliwinski est constitué.
- 2 juillet. — Plusieurs villages de Ruthénie Blanche demandent, par pétition, leur rattachement à la République polonaise. — Un nouveau parti politique se forme sous l'appellation « Union Nationale de l'Etat », qui se propose de donner à la future Diète l'appui d'un bloc du centre, très libéral à l'égard des minorités nationales.
- 3 juillet. — Graves attentats allemands contre les troupes alliées à Gliwice, en Haute-Silésie ; un officier français est tué.
- 5 juillet. — Le nouveau ministère se présente devant la Diète, qui l'accueille froidement.
- 7 juillet. — La Pologne est chargée par la France de la protection des Français qui se trouvent encore en Russie.
- 8 juillet. — Le cabinet Sliwinski est renversé par une majorité de voix.
- 9 juillet. — Le général Le Rond quitte la Haute-Silésie pour rentrer à Paris.
- 11 juillet. — La spéculation fait descendre le mark ; il est coté à 488 pour un franc français, à 6.100 pour un dollar. — M. Calonder, président de la Commission mixte en Haute-Silésie, dans un discours prononcé à Varsovie, a souligné les difficultés de sa tâche, qui est de régler la vie économique pour quinze ans et de protéger les minorités dans les territoires plébiscitaires.
- 12 juillet. — Assassinat par des Allemands de M. Marchlewski, directeur du *Kuryer Poznanski*, francophile notoire.
- 14 juillet. — La Fête Nationale française donne lieu en Pologne à diverses manifestations, notamment, à Varsovie, Poznan, Kattowice.
- 15 juillet. — M. Korfanty est désigné par la majorité de la Diète pour constituer le nouveau Cabinet.
- 16 juillet. — Varsovie fête solennellement le retour de la Haute-Silésie à la Pologne.
- 17 juillet. — Les partis de droite chargent M. Korfanty de former le nouveau Ministère. Le Chef de l'Etat se refuse à une collaboration avec M. Korfanty.
- 19 juillet. — Manifestations des partis ouvriers en faveur du maréchal Pilsudski.



Nouvelles du Bureau « Ampol »

LA HAUTE-SILÉSIE POLONAISE

Les richesses dont la Pologne vient de prendre possession.

Au moment où s'effectue la prise en possession par l'Etat polonais des territoires haut-silésiens que la décision du Conseil des Ambassadeurs lui avait attribués le 20 octobre de l'année dernière, il n'est pas sans intérêt de rappeler l'ensemble de richesses haut-silésiennes qui rentrent dans le domaine polonais et deviennent définitivement la propriété nationale de la République de Pologne.

La Pologne obtient avec l'incorporation de sa part de la Haute-Silésie : houille, 75,9 0/0 ; minerai de fer, 96,9 0/0 ; minerai de zinc, 81,9 0/0 ; minerai de plomb, 70,9 0/0 ; soufre, 26 0/0 ; coke, 50 0/0 ; produits similaires au coke, 50,2 0/0 ; briquettes de charbon, 74,1 0/0 ; fer brut, 52,1 0/0 ; fonte brute, 37,3 0/0 ; fonte d'acier, 47,1 0/0 ; fer à souder, 62,9 0/0 ; acier brut, 72,6 0/0 ; zinc, 100 0/0 ; produits similaires au zinc, 100 0/0 ; plomb, 100 0/0 ; argent, 100 0/0 ; acide sulfurique 100 0/0 ; produits du naphte, 43,8 0/0 ; produits de la distillation à sec, 75,6 0/0 ; tissage du lin, 100 0/0 ; produits de tannerie, 75 0/0.

Il ressort des données ci-dessus qu'il revient actuellement à la Pologne le tiers de toute la houille extraite

en Haute-Silésie, autant de briquettes, presque toute la production du fer, la production totale du zinc, du plomb, de l'argent et de l'acide sulfurique qui joue un rôle si important dans l'industrie chimique. De plus, la Pologne possèdera dorénavant la moitié de la production du coke et le tiers de l'acier brut.

La presse polonaise fait remarquer qu'avec la possession des énormes richesses haut-silésiennes, la Pologne devient la puissance la plus qualifiée et la plus apte pour entreprendre en Russie un vaste effort de reconstruction.

Le nouveau port polonais de Gdynia.

On écrit de Dantzig :

La discussion du budget de la ville libre a fourni au bourgmestre, M. Sahn, l'occasion de prononcer de véhémentes attaques contre la Pologne. « Celle-ci, a-t-il dit, doit abandonner à jamais tout espoir de posséder un jour une base militaire ou navale chez nous. » D'ailleurs, la signature du traité de commerce franco-polonais a également fourni à M. Sahn l'occasion d'affirmer son hostilité à l'égard de la France.

On comprendra facilement que, dans ces conditions, on n'accueille pas sans satisfaction en Pologne la nouvelle que les travaux entrepris à Gdynia, sur la côte polonaise de la Baltique, pour y créer un port, permettront bientôt aux bâtiments de 2.500 tonnes d'y accéder.

Ce port, bien abrité, ne risque pas d'être ensablé et obstrué par les glaces. Sa profondeur permettra aux plus gros tonneaux d'y pénétrer.

On avait tout d'abord pensé que Gdynia suppléerait à l'insuffisance du port de Dantzig, pas assez important pour le trafic qui va croissant. Mais l'attitude, nettement hostile à la Pologne, des pangermanistes de la ville libre et les difficultés qu'ils ont opposées, en 1920, au ravitaillement de l'armée polonaise, et récemment les incidents qui viennent d'avoir lieu au Sénat de Dantzig à propos du budget, ainsi que les déclarations du bourgmestre, font voir de la plus éclatante façon les dangers qu'encourrait la Pologne en ne possédant pas un libre débouché sur la mer, un débouché bien et uniquement à elle.

L'organisation de l'armée polonaise.

On mande de Riga :

Le journal *Ruzski Kuryer* publie une déclaration du chef de l'état-major letton, le général Ramats, lequel vient de rentrer à Riga après avoir effectué, à la tête d'une mission militaire lettonne, un voyage d'études à travers la Pologne.

« Ce qui nous a surtout intéressé au cours de notre voyage, a dit le général Ramats, c'était l'organisation de l'armée polonaise. Grâce à la haute bienveillance de ses chefs, nous avons pu voir de près le fonctionnement de divers services militaires polonais. On y voit les traces de l'organisation militaire française et les résultats obtenus sont admirables. Bien que l'armée polonaise se compose des éléments qui ont passé par l'école allemande, autrichienne et russe, on a néanmoins réussi à constituer un organisme parfaitement homogène, bien exercé et instruit, très discipliné. L'Etat ne dépense pour l'armée que le strict nécessaire, mais les fonds sont utilisés avec le maximum d'utilité. »

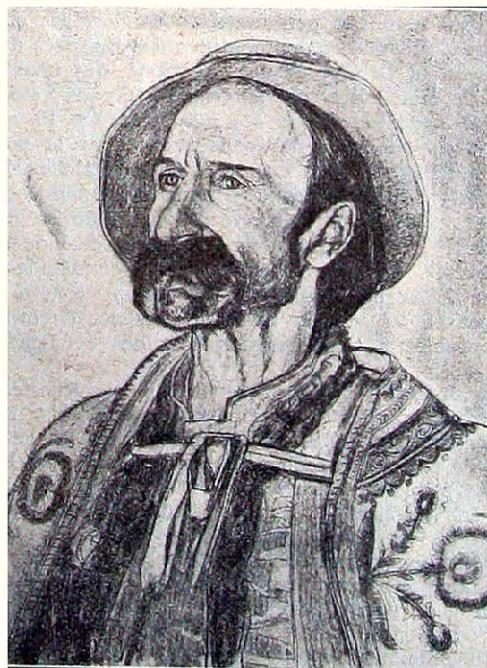
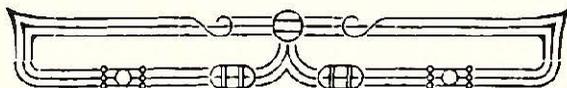
Informations économiques

Il vient d'être dressé la statistique d'après les nationalités des entreprises pétrolières existant en Pologne. Cinq Compagnies françaises possèdent à elles seules les

50 0/0 de la production. Sur 355 puits, on compte 155 puits français, 111 polonais, 37 autrichiens, 27 anglais, 7 italiens et 23 appartenant à diverses nationalités.

Un directeur de journal tué par un Allemand.

Le Dr Boleslas Marchlewski, directeur du *Kuryer Poznański*, a été assassiné par un agitateur pangermaniste, Trzebiatowski. Le meurtre a été accompli dans les circonstances suivantes : Le Dr Marchlewski, journaliste éminent et énergique, grand patriote et ami éprouvé de la France, dénonçait systématiquement dans son journal la mauvaise volonté de l'Allemagne, son esprit prussien et militariste, la campagne pangermaniste dirigée à la fois contre la France et contre la Pologne. Trzebiatowski, espion et agitateur prussien, en voulait surtout au Dr Marchlewski contre lequel il répandait toutes sortes d'accusations infamantes. Transféré devant le tribunal de Poznan, Trzebiatowski fut condamné à six mois de prison. C'est à la suite de cette condamnation qu'il pénétra dans le bureau du Dr Marchlewski et le tua à bout portant d'un coup de revolver. Toute la presse polonaise déplore la mort tragique du regretté Dr Marchlewski tombé victime de son patriotisme ardent et de son amour pour la France. Le meurtrier qui essaya de fuir, mais qui fut arrêté quelques instants après son forfait, a déclaré qu'il a agi avec préméditation et que l'assassinat du Dr Marchlewski n'est qu'un prélude d'autres assassinats politiques. « Tous les ennemis de l'Allemagne, a-t-il ajouté, subiront le même sort. »



Don Quichotte montagnard

(Dessin de REMBOWSKI.)



Les relations Franco-Polonaises sous le Second Empire

A propos de l'Exposition du Second Empire



Le Second Empire a été fort à la mode ces dernières semaines à la suite de l'exposition du pavillon de Marsan, d'abord parce que cette exposition même était digne de succès, puis beaucoup d'entre nous ont subi, parfois à leur insu, un charme très particulier. Pour les uns, c'était l'évocation de leur jeunesse ; pour les autres, c'était une nouvelle édition, superbement illustrée, des récits déjà entendus des témoins et des acteurs de cette époque à la fois si éloignée et si rapprochée. Toutes ces jolies femmes à crinolines semblent perdues dans un lointain et vaporeux passé, presque contemporaines des bergères de Trianon, cependant la plupart des questions, qui nous préoccupent au lendemain de la Grande Guerre, existaient déjà pour Napoléon III et ses ministres. On l'a souvent répété : nous subissons les conséquences de la politique impériale à l'égard de la Prusse et de l'Autriche. Il serait non moins vrai d'ajouter que nous subissons aussi les conséquences de cette politique à l'égard de la Pologne. Napoléon I^{er}, à Sainte-Hélène, avait regretté de n'avoir pas restauré la Pologne et l'avait proclamée la *clé de voûte* de l'Europe. Napoléon III était-il pénétré de la même pensée ou se trouva-t-il en présence de difficultés insurmontables à sa réalisation lors des événements de 1863 ?

Il n'avait certes pas eu à se louer de la Russie. Nicolas I^{er} avait manifesté ouvertement sa mauvaise humeur à la proclamation du Second Empire. Dans les lettres de créance de son ambassadeur, il avait même omis l'appellation de *frère*, toujours usitée entre souverains. Le ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, avait relevé cette omission plutôt vivement. « La cour de Saint-Petersbourg, avait-il dit à l'ambassadeur russe, est bien jeune pour rompre avec les traditions ou prétendre en imposer de nouvelles. » L'entourage du tsar ne perdait aucune occasion de manifester son aversion pour la dynastie napoléonienne. Lorsque Nicolas I^{er} avait permis à sa fille Marie de faire un simple mariage d'amour avec un Beauharnais, neveu de la reine Hortense, et officier bavaurois, le duc de Leuchtenberg, les courtisans du Palais d'Hiver avaient chuchoté des blâmes à cette faiblesse

paternelle de l'autocrate. Avant la guerre de Crimée, Nicolas I^{er} avait fait des ouvertures très claires à l'Angleterre pour une action commune en Orient dans le but d'isoler la France. « La pensée de l'Empereur, écrivait à son gouvernement l'ambassadeur anglais, se dessine à travers le voile même, dont il l'enveloppe. Ce qu'il veut apparaît bien nettement, c'est un partage de la Turquie à l'exclusion de la France. »

Pendant la guerre d'Italie, l'attitude de la Russie avait été très équivoque et tout à fait conforme aux traditions byzantines de la politique tsariste. Son but était toujours l'isolement de la France en Europe. On pouvait discuter ce qu'il y avait de bon ou de mauvais pour l'intérêt français dans la guerre de 1859, mais après Solferino, Napoléon III ne pouvait plus reculer sans mécontenter l'Italie. Ce fut cependant le conseil que lui donna Alexandre II, en agitant l'épouvantail d'une action militaire des petits Etats allemands aux côtés de l'Autriche. Le résultat fut bel et bien de laisser la France sans amitiés. Napoléon III s'aliénait l'Italie après s'être aliéné l'Autriche.

Il était impossible de lui reprocher de ne pas avoir eu assez de ménagements pour la Russie après la guerre de Crimée. Au sujet de la Pologne, il s'était montré fort réservé. Assurément, ses sentiments pour cette dernière étaient plutôt sympathiques, d'abord par bonté d'âme, qualité qui se trouvait au plus haut degré chez lui ; puis, par tradition napoléonienne. Il ne pouvait oublier l'indomptable fidélité des soldats polonais à la cause de son oncle. Mais cette sympathie avait des limites ; elle n'était pas comparable à l'amour que lui inspira toujours l'Italie, en dépit des hésitations de sa politique, reflets des hésitations de son caractère. En 1831, quelques personnalités polonaises lui avaient demandé de se mettre à la tête de l'insurrection et lui avaient fait pressentir quel enthousiasme provoquerait en Pologne l'arrivée d'un jeune Bonaparte avec le drapeau tricolore. Louis-Napoléon avait décliné cette invitation et avait répondu qu'il voulait réserver toutes ses forces et tout son sang à la France. Ces sentiments étaient parfaitement légitimes, mais leur expression était un peu étrange dans la bouche

de celui qui venait de prendre part à l'insurrection des Romagnes.

Pendant la guerre de Crimée, il ne sortit de sa réserve qu'au moment de la fameuse dépêche de M. Drouyn de Lhuys, du 26 mars 1855, qui posait nettement la question polonaise, mais ce fut une manifestation sans lendemain. On peut dire à la décharge de Napoléon III qu'il comptait sur l'entrée en guerre de l'Autriche ; si cet événement s'était produit, le théâtre des opérations militaires était, par la force des choses, porté en Pologne. Le prince Napoléon conseillait très vivement à son cousin de pousser la guerre à fond contre la Russie et de faire appel à une insurrection polonaise. Napoléon III, là comme dans d'autres circonstances, ne semble pas s'être bien rendu compte de ce qu'il voulait faire. Le siège de Sébastopol prit les proportions d'une sorte de siège de Troie et la guerre de Crimée, tout en portant un coup moral incontestable aux ambitions tsaristes, se termina sans résultat précis et sans profit appréciable pour la France. Napoléon III, qui fit discuter par le Congrès de Paris la question italienne, ne dit pas un mot de la Pologne. Il semble avoir pris en cette circonstance grand soin d'apaiser les rancunes de la Russie. Son accueil fut particulièrement aimable pour les envoyés russes ; parmi eux, sous l'uniforme de la garde du tsar, se trouvait un jeune officier polonais, le comte de Hauke, qui allait devenir le général Bosak, et devait se faire remarquer, en 1863, à la tête des insurgés ; après avoir abandonné sa brillante carrière pour les misères de l'émigration, il vint mourir pour la France à la bataille de Dijon, où il commandait la première brigade de l'armée des Vosges.

A des degrés divers, les tendances de l'entourage impérial se modélaient nécessairement sur celles du maître. La Pologne, type de nation chevaleresque et catholique, ne pouvait être en défaveur auprès de l'impératrice Eugénie. On a même remarqué que, sur ce terrain seul, elle se trouva en accord avec le prince Napoléon.

Ce dernier a été fort discuté, mais deux qualités ne lui ont jamais été contestées : l'intelligence et la logique. Il fut, continuellement et effectivement, favorable à la cause polonaise. Très lié avec le comte Xavier Branicki, il entretenait également des relations fort amicales avec deux chefs de l'insurrection : Mieroslawski et Taczanowski. Son amitié pour Taczanowski remontait même aux années d'exil ; il l'avait connu à Londres avant la révolution de 1848.

Toute différente fut l'attitude de M. de Morny. Il était devenu russophile depuis le mariage récent qui l'unissait à la cour de Saint-Petersbourg. Très égoïste, il n'était pas homme à faire passer une considération quelconque avant son intérêt personnel. On lui reprochait même, lors de sa mission auprès du tsar, d'avoir plutôt fait figure de courtisan empressé que de représentant d'une grande nation et l'envoyé du vainqueur de Crimée.

Mais c'était là une exception dans l'entourage de Napoléon III. Après le Second Empire, on a même retrouvé parmi ses survivants des traces de ces sympathies. Une fille de Rouher, la baronne de Baulny, qui connaissait la langue polonaise avec une rare perfection, publia la première traduction française de *Quo Vadis*, aux temps de l'alliance franco-russe, alors que le silence pesait sur tout ce qui touchait à la Pologne.

Au mois d'août 1862, Victor Duruy, qui était alors inspecteur général de l'Université, prononçant un discours à la distribution des prix de l'école polonaise,

n'avait pas craint de dire : « Les peuples immolés veulent renaître, la Pologne ressuscite ». Malheureusement, tous les personnages officiels n'abordaient pas ce sujet avec la même netteté et leurs réticences devaient donner à réfléchir aux gens clairvoyants sur les véritables intentions et les hésitations du gouvernement. Il en fut de même du ton de la presse officieuse pendant toute la durée de l'insurrection. Il faut cependant noter qu'un journal bonapartiste et officieux, la *Patrie*, publia régulièrement des correspondances très favorables aux insurgés. *L'Opinion Nationale*, qui passait pour l'organe du prince Napoléon et professait un anticléricalisme non déguisé, loua plusieurs fois en termes excellents le patriotisme du clergé polonais.

Chez les républicains, l'accord était complet pour la Pologne. Tous, des plus modérés jusqu'aux socialistes, furent unanimes à maintenir la politique de leur parti, qui, depuis 1830, sous Louis-Philippe, en 1848, avait toujours considéré la reconstitution de la Pologne comme le premier article du programme des nationalités. Michelet, Quinet, Victor Hugo, Barbès continuaient la tradition de La Fayette et de Béranger, d'Armand Carrel et de Lamennais. Il y avait une dette de reconnaissance de la démocratie européenne envers ceux, qui, en 1830, par leur héroïque insurrection, avaient sauvé la France de Juillet, et, depuis plus de vingt ans, donnaient leur sang avec tant de prodigalité sur tous les champs de bataille où était en jeu la cause des peuples, dans les plaines d'Italie aussi bien que sur les bords du Danube.

La même unanimité se rencontrait chez les catholiques. Tous étaient convaincus avec le Père Gratry que l'Europe était en état de péché mortel depuis les partages de la Pologne et tant que la justice chrétienne ne serait pas rendue à la nation martyre. A ses pieds venaient expirer les querelles des ultramontains et des libéraux. Mgr Dupanloup et Louis Veuillot parlaient le même langage. Ces manifestations de l'opinion catholique étaient bien diverses : majestueuses avec le verbe de Montalembert, touchantes dans les romans populaires de Lamotte. Victor de Laprade et le poète légitimiste du Midi, Reboul, apportaient le tribut de leurs vers. Mgr de Ségur fondait une œuvre pour venir en aide aux prêtres polonais, confesseurs de la foi. Il n'était pour ainsi dire pas d'église de village où la voix d'un modeste curé ne faisait écho à celle de Pie IX, lançant l'anathème contre l'autocrate schismatique, égorgueur d'apôtres et profanateur de temples.

On peut dire que la Pologne réalisa en France une véritable union sacrée. Il n'y eut parmi les coryphées de l'opinion française qu'une note discordante. Elle fut apportée par Emile de Girardin. Pour quelles raisons ? Qu'il nous suffise de rappeler que Girardin se montra toujours dévoué à la politique de Bismarck.

Pour cette opinion publique du Second Empire, qui n'avait pas encore subi le choc de 1870, les sentiments primaient tout, mais ceux-ci sont-ils parfois autre chose dans les foules que l'expression confuse de l'instinct de conservation ? En tout cas, la fonction d'un gouvernement est d'en dégager ce qu'exige l'intérêt national. Si nous voulons nous placer à un point de vue strictement réaliste, nous devons nous demander où était, en l'espace, l'intérêt de la France ? Que fit Napoléon III ? Que pouvait-il faire ? C'est ce que nous essaierons d'examiner dans un prochain article.

Pierre DE MONCHOY.

FRANEK LE SOT

Nouvelle de Marie Konopnicka

(Suite)



Franek le Sot, ou l'innocent, aime d'un profond amour la terre polonaise. Il déteste les Allemands qu'il voit établis en colonies dans les campagnes du nord de la Pologne. Un jour, il lui arrive de rencontrer l'Allemand Hamer, dont la charrette est remplie des meubles du Polonais Zuka. Saisi d'indignation, il maudit la « sangsue allemande » et s'élançe vers la demeure de Zuka, à Zagajno, comme s'il avait à sauçer son proprièz bien.

Ayant franchi presque au vol une grande partie de la route, il fit irruption dans le village, juste devant la chaumière de Zuka, qui se trouvait sur la limite. Il y avait foule, comme à une foire. Gasio, chien jaune de moyenne taille, au museau de renard, aux oreilles pointues, ne savait plus après qui il devait commencer à aboyer.

Était-ce après le roux Gottlieb, valet de ferme des Olen-dry, qui, avec l'aide de deux autres garçons, roux comme lui, renversait sur une charrette à bras l'armoire rouge vitrée de la Zuczyna; ou bien après l'Allemand qui examinait le hachoir, en se marmottant quelque chose à lui-même, sa pipe entre les dents; ou après les femmes qui s'étaient réunies, leurs enfants aux jupes ou au sein, et discutaient près de la haie; ou après la fille de ferme qui aidait la ménagère à attraper les poules; ou après Fritz, le neveu de Hamer, qui les marchandait; ou après la pintade qui, s'étant arrachée de ses mains, fuyait avec des cris; ou après les enfants s'agitant dans les jambes de tous; ou enfin après ces chiens étrangers, venus des Olen-dry derrière les Allemands, et qui, grands, forts, frisés, flairaient en silence?

Mais Franek le Sot ne voyait rien de tout cela. Ce qu'il cherchait, c'était Zuka, le propriétaire. Il l'aperçut debout au milieu de la cour, le bonnet sur l'oreille, le gilet ouvert. C'était un paysan d'une quarantaine d'années, bruni, sec, solidement bâti; il tenait par les cornes un jeune taureau qui se débattait et beuglait effroyablement, le museau baissé entre les pattes. Devant Zuka se tenait le plus riche de tous les colons, Gottlieb, les mains dans les poches de ses pantalons, secouant sa grosse tête, faisant briller au soleil ses breloques de métal et la pipe de porcelaine peinte qui se balançait sur son ventre bien nourri.

Ils concluaient un marché. Le paysan criait de plus en

plus fort, en se débattant contre le taureau; il tâcha une corne et tendit sa main à l'Allemand, sous les pans de sa veste.

L'Allemand gonflait les lèvres, fermait à demi les paupières, levait les sourcils, et, sans ôter ses mains de ses poches, secouait négativement son gros cou; quand, soudain, entre eux deux, s'entre firent irruption, d'abord Franek, derrière Franek, les enfants, derrière les enfants, Gasio.

Il y avait longtemps déjà que les enfants n'avaient pas vu le « sot ». Aussi se jetaient-ils vers lui avec une curiosité toute nouvelle, et puis, il avait, ce jour-là, une apparence si réjouissante! Il portait dans les cheveux tant d'herbes variées, il était si déchiré, si essouffé, si sale!

— Le sot! le sot! avez-vous vu le sot? hurlaient-ils de leurs voix criardes, auxquelles répondaient les aboiements joyeux et clairs du chien. Il semblait, lui aussi, crier: « Le sot! le sot! le sot! »

Mais Franek ne l'entendait même pas. Il bondit, saisit le paysan par sa manche, et s'écria d'une voix étouffée par la fatigue:

— Père Zuka!... Père Zuka! Lucas!... alors, comme ça, l'Allemand, ce fils de chien, vous a volé votre coffre et votre veau... C'est une âme de voleur... et la choucroute avec la tonne...

Les paroles étaient entrecoupées, il cherchait à rattraper sa respiration:

— Le sot! le sot! voyez donc le sot! hurlaient les enfants avec une joie croissante.

Le paysan se retourna soudain:

— Voulez-vous vous taire? tas de mal peignés! cria-t-il aux enfants. Veux-tu bien t'en aller? hurla-t-il à Gasio qui courait autour du taureau en aboyant et en le mordant aux jambes, comme s'il venait seulement de l'apercevoir.

Franek secoua encore la manche du paysan.

— Père Zuka!... recommença-t-il, mais c'est un voleur!

Gottlieb fronça les sourcils et recula d'un pas. Ils étaient tout près du puits, et on ne sait jamais quelle idée peut venir à la tête d'un « sot ».

— Va-t-en, sot! grommela le paysan en se secouant avec colère.

Mais Franek ne céda pas la place; seulement, il serra le poing en frappant violemment sa poitrine rentrée et jura d'une voix forte:

— Que je ne puisse plus bouger de cette place! Que je ne vive pas jusqu'à la nuit, si je mens, si je ne l'ai pas vu à Osmolki avec la voiture, le voleur! et sur la voiture, votre coffre, le bois, le veau! Que je...

— Mille millions de diables! éclata soudain Zuka.

On ne sait pas qui il injuriait : le taureau ou Franek?

Les femmes commencèrent à quitter la hâte pour se rapprocher, çà et là on tourna la tête vers le « sot ». Franek fixa sur Zuka ses yeux grands ouverts et pleins de terreur, ne pouvant comprendre pourquoi le paysan n'abandonnait pas tout pour courir après son voleur; il crut qu'il ne le comprenait pas.

Aussi se frappa-t-il la poitrine de son poing avec plus de violence encore.

— Il les a enlevés! Je vous dis! Il les a enlevés!... Que Dieu me donne une bonne agonie, aussi vrai que le voleur allemand les a enlevés!

Gottlieb détourna la tête, cracha, et recula encore d'un pas.

Le paysan sentit le sang lui monter à la tête.

— Pourquoi les aurait-il enlevés, âme en perdition, quoi? C'est moi-même qui les lui ai vendus!

Et il eut un haut-le-cœur. La main de Franek retomba.

— Le sot! le sot! le sot!... criaient les enfants en sautant autour du puits.

Franek regardait le paysan d'un air égaré, abruti, ne pouvant arriver à comprendre. Il se tint un moment en silence, la bouche ouverte, le cou tendu, puis commença d'une voix rauque et méconnaissable :

— Vous, père Zuka?... Vous lui avez vendu, à lui?... Vous-même, vous lui avez vendu?

Que la chienne du diable te..., jura le paysan en luttant avec le taureau.

Franek le ressaisit par la manche. Il respirait, fortement, les yeux lui sortaient de la tête.

— Mais parlez donc! parlez donc! C'est vous-même qui lui avez vendu? Parlez donc!

Il s'avancait sur le paysan en lui secouant la manche de plus en plus fort.

— Sauve-toi pendant que je suis encore bien disposé, hurla Zuka.

— Que le diable t'enlève! Âme malade... jura-t-il après le taureau qui manqua de lui échapper.

— Ah! *dummer Kerl!* murmura dédaigneusement Gottlieb en haussant les épaules.

— Pourquoi causer avec un sot! dit une femme en riant. Chacune d'elles voulait paraître maligne et adroite devant l'Allemand. D'ailleurs, elles n'étaient pas sûres de n'avoir pas à lui vendre quelque chose un jour ou l'autre, aussi haussaient-elles les épaules en regardant Franek avec pitié, puis elles détournaient la tête.

A ce moment arriva Philippe Bodniak, le beau-frère de Zuka, une peau de monton sur l'épaule, le fouet à la main. Il n'avait pas de terre et se louait aux Allemands des Olendry qui épargnaient volontiers leur temps et leurs chevaux. C'était un paysan rouge comme une betterave, trapu, picoté; il avait rejeté en arrière son bonnet de peau de monton, car il s'était entonné trois litres dans le gosier, aussi sa perruque fumait et sa langue était un peu embarrassée.

Bodniak, qui n'était pas propriétaire et ne pouvait demeurer sur son propre bien, éprouvait pour son beau-frère un certain ressentiment; il le mordait volontiers en paroles, car il était très envieux du bien d'autrui. Aussi, s'étant posté devant Franek, il appuya ses mains sur ses hanches, et, solide sur ses jambes, il dit :

— Tu ne sais donc pas, Sot, que maintenant les paysans, ces soi-disant propriétaires, vendent tout, leurs ustensiles de ménage, et jusqu'à leur terre...

Le hoquet l'ayant pris, il s'arrêta.

Franek écoutait, comme abasourdi.

— La terre... répéta-t-il comme un écho.

— La terre, le bien, ils s'en moquent pas mal, continua Bodniak, et ils vont, Sot, de l'autre côté de la mer.

— De l'autre côté de la mer... répéta Franek.

— Et pourtant c'est, à ce que l'on dit, un chemin diabolique; un homme mettrait trois jours pour le faire en partant de Zagajno... mais, voilà, ils ne savent pas.

— Ils ne savent pas... répéta Franek d'une voix blanche.

— Aussi, maintenant, voilà, c'est l'enclère... disait Bodniak en ravalant le hoquet qui l'étouffait, le marchandage, sauf vot' respect, comme dans une boutique.

Il leva sa main couverte de poils noirâtres, traversée de grosses veines, et la promena en l'air, indiquant du doigt les gens réunis dans la cour. Les yeux troubles et ternes de Franek suivirent ce doigt. Alors, seulement, il aperçut le valet roux de Gottlieb, l'armoire sur la voiture, l'Allemand près du hachoir, Fritz une poule à la main, et les femmes, et les chiens étrangers, et le taureau, et le gros Gottlieb.

Il vit tout cela. Il regardait, regardait; soudain, ses mains tombèrent, et sa tête se pencha sur sa poitrine. Une masse de cheveux de lin embrouillés lui tombèrent sur les yeux. Il avait l'air si drôle que les enfants éclatèrent encore de rire bruyamment.

— Franek le Sot! Franek le Sot! Voyez donc Franek le Sot!

Ses lèvres se mirent à trembler, ses genoux frémirent sous lui, sa chemise déchirée s'agitait de plus en plus rapidement sur sa poitrine qui battait à se rompre. Tout à coup, il sanglota tout haut, et s'adressa à Zuka d'un ton suppliant :

— Ne vendez pas les champs, père Zuka! Pour Dieu, ne les vendez pas! Pour Dieu! Miséricorde! Marie!...

Il se mit à pleurer violemment et saisit un pan de la *siernioga* (sorte de relingote) du paysan.

Zuka se secouait pour se débarrasser de lui et jurait épouvantablement.

— Lâche-moi, va-nu-pied!... Âme malade! Que les...

Franek le lâcha et courut à la Zuczyna. Un profond sanglot secouait sa pauvre poitrine.

— Ménagère! criait-il d'une voix entrecoupée, ménagère!... ne vendez pas la chaudière aux Allemands! Pour Dieu! Miséricorde! Ne vendez pas la chaudière!

— Le garçon est devenu encore plus sot, murmuraient les femmes entre elles.

— Et pourquoi ça?

— C'est au printemps que ces gens-là sont le plus malades.

— Mais lâche-moi donc, renégat! criait la femme. Tu es devenu fou ou quoi! Voyons, enlevez-le!

Mais on n'eut pas besoin de le prendre. Il s'éloigna de lui-même; puis, étendant devant lui ses bras tremblants à peine recouverts par des manches en lambeaux, il rugit d'une voix forte :

— Miséricorde!... Marie!... Miséricorde!... Hé! les hommes; hé! les cultivateurs! ne vendez pas aux Allemands! ne vendez pas!

Il frappa ses mains l'une contre l'autre et, les tenant jointes, les secoua devant sa pauvre tête sottie, et sur son visage hâlé couraient des larmes lourdes, claires, chaudes.

— Ah! *dummer Kerl!* répéta Gottlieb; après quoi il bâilla, cracha, remit droite sa casquette de drap et se prépara au départ.

Zuka en fut vexé, car il tenait à conclure la vente du taureau. Aussi se tourna-t-il, en fureur, vers Franek :

— Te rangeras-tu de côté, mauvaise âme, ou ne te rangeras-tu pas? Garçons! remuez-vous donc!

Mais les garçons s'amusaient bien trop de toute cette comédie pour avoir envie de se remuer. Ils se donnèrent des coups de coude les uns aux autres, se regardèrent, mais ne bougèrent pas.

Zuka s'élança derrière Gottlieb.

— Voyons, voisin! ajoutez un demi-florin et nous nous entendrons. Aujourd'hui, je suis disposé à la concorde comme à l'eau-de-vie! Je suis comme ça! Un jour rapporte, un autre jour fait perdre! Voyons, Monsieur Gottlieb, nous sommes d'accord!

Il parlait vite, abondamment, haut, comme s'il voulait étouffer le sot discours de Franek.

L'Allemand aurait voulu sortir. Il ne le pouvait pas, tant que Bodniak se tenait là, avec sa voiture, dont la jument, la tête tournée vers le timon, tirait la grosse herbe coupée dans le marais. Et Bodniak n'était pas du tout pressé d'entrer dans la cour de son beau-frère.

— Allons?... ajoutez un demi-florin? Comment décidons-nous? répétait Zuka. Achetez pendant que je vends!... Voyons?... Eh! bien? A quoi bon regarder le Sot!... Entendons-nous! Allons!

Mais, justement, s'il avait jamais valu la peine de regarder le Sot, c'était bien à ce moment-là.

Comme la terre sèche rapidement après une pluie printanière, quand le soleil la frappe d'en haut, ainsi, lui, après ses larmes abondantes, parut avec le visage transfiguré, et, même, une soudaine gaieté éclata en lui. On n'eût plus dit le même; de son poing, il essuya ses yeux, il rit de toute la largeur de sa bouche, et, saisissant le bonnet d'un garçon qui se tenait là auprès, il se le planta sur la tête, mit ses poings sur ses hanches et cria gaiement :

— Ha!... Ha!... Puisque nous sommes en train de vendre, vendons! Et vite!... Ne vous tourmentez pas, père Zuka! Le Sot va vous aider. Avant que le soleil ait disparu, nous aurons tout vendu, absolument tout!

Un large éclat de rire accueillit le discours du Sot. Les Allemands eux-mêmes se mirent à rire, surtout les jeunes gens roux de Gottlieb, debout près de la voiture. Zuka rougit et cligna des yeux avec colère, mais quand il eut aperçu le spectacle réjouissant qu'offrait la personne de Franek, il ne put résister, et éclata aussi de rire de toutes ses forces.

Cependant, le Sot bondit devant la maison. Il s'y trouvait différents meubles, déplacés pour sortir l'armoire, et amoncelés l'un sur l'autre, comme pour une vente.

Franek se baissa, ramassa un vieux soc de charrue, et, le faisant briller au soleil, il dit :

— Monsieur l'Allemand! Regardez donc quel brave soc! Oh! il a fendu bien de la terre... il a remué bien des champs..., il a produit beaucoup de pain. Mais il n'en faut plus, parce qu'il ne faut plus ni terre, ni culture : nous vendons tout; et ni nous, ni nos enfants après nous, ne labourerons plus ce champ, cette terre! Achetez le soc! Voyez comme il est encore solide!

Le rire éclata encore dans la cour. Bodniak se tenait les côtes, et les larmes lui venaient aux yeux.

Le Sot, cependant, avait saisi un morceau de toile, et, le secouant, criait :

— Hé! Je vends la toile! Regardez, quel beau morceau de toile!... Tout entier, si blanc qu'on pourrait le mettre sous le Pain des Anges! Oh! il y en a eu, du Pain des Anges, il y en a eu; c'était cette graine de Dieu, ce froment et ce seigle que le propriétaire avait semés

dans ce champ... Oh! il y en a eu du grain qui est sorti d'ici pour aller dans cette sainte terre, et il en est sorti du bien, de ce grain. Allons! Achetez ce morceau de toile à semer, il a été béni sous le porche, le jour de Notre-Dame des Semailles!

Le rire éclata encore cette fois, mais moins haut pourtant. Et même, la Zuczyna soupira en caressant la tête de son plus jeune enfant, qui, en tenant son tablier, fixait sur Franek des yeux largement ouverts.

— Ménagère! cria soudain Franek, et où est donc la quenouille? Vous avez vendu le lin, vendez donc aussi la quenouille. Vous ne vous en servirez plus pour filer, et vous n'entourerez plus les fuseaux de ce fil gris, devant les tisons... Vous ne masserez plus le lin, vous ne ferez plus de pelotons, vous ne compterez plus les écheveaux!... Vous ne tisserez plus la toile, vous ne la blanchirez plus à la rosée du matin, vous n'en ferez plus des chemises à vos enfants... Que vous importe? Allons, ménagères, allons! Donnez la quenouille! qui veut l'acheter?

Dans la petite cour de Zuka, l'atmosphère semblait de plus en plus étrange, de plus en plus solennelle. Les garçons se levaient sur la pointe des pieds pour regarder le Sot; les regards des vieux étaient assombrés par la rêverie ou par le remords. Soudain, on entendit une voix pénétrante, une voix d'enfant.

— La cigogne! la cigogne! oh! la cigogne!

Plusieurs têtes se levèrent à ce cri enfantin.

En effet, au-dessus de la grange des Zuka, au-dessus d'une herse étendue sur le toit, et pleine encore d'herbes de l'année passée, planait d'un large vol la cigogne du printemps.

— Petite cigogne!

— Wojtek! (nom familièrement donné par le peuple à la cigogne).

— Cigogne! se mirent à appeler les garçons sur des tons différents, en lançant leurs bonnets en l'air et en battant des mains.

La cigogne, comme en réponse à ces salutations, poussa un cri joyeux, sonore, en traçant des cercles de plus en plus étroits au-dessus de son ancien nid.

— Elle se posera!

— Elle ne se posera pas!

— Elle se posera!... criaient des voix de jeunes filles. Et même l'attention des commères se détourna un instant du « sot ». Mais Franek ayant levé la tête comme les autres, haussait les épaules ironiquement, avec mépris.

— Oh! sot, oh! sot, oh! sot oiseau que tu es! dit-il enfin. — C'était bien la peine de voler à travers la mer, cette grande mer, en gîtant la nuit sur les étoiles, en te réveillant sur les aurores, en souffrant de la faim, sans craindre ni les tempêtes, ni les guerres de l'atmosphère, ni tant d'autres épouvantails!... C'était bien la peine de voler vers nous, vers ce Zagajno, comme si on t'avait arraché les yeux, sans te tromper de route, sans épargner tes pauvres ailes, et en demandant au vent d'Est qui soufflait de la Narew, où était Zagajno.

Tu volais vers ton nid, vers ton cher nid, vers ta maison, où tu avais élevé tes petites cigognes, où tu avais joui du soleil, réjoui les gens et trouvé ton repos.

Oh! tu reviendras ici l'année prochaine encore, mais il n'y sera plus, ton nid! pas plus que nous, ni que nos nids à nous. Les Allemands s'installeront ici, les Allemands y établiront leurs nids, et toi, sot, va-t-en! De l'autre côté de la mer! de l'autre côté de la mer!

Il éleva la voix, les yeux des paysans se retournèrent vers lui.



Paysans polonais

(Tableau de WODZINOWSKI.)



— Monsieur Gottlieb! appela-t-il. Monsieur l'Allemand! approchez-vous, approchez! Il se trouvera encore pas mal de choses à vendre ici, pourvu que vous donniez de l'argent!

Voyez-vous ces hirondelles au-dessus de l'eau? Voyez-vous ce bleu de ciel? Voyez-vous cette croix au bord de la route? Voyez-vous, là-bas, ces petits tertres, les tombes des nôtres?

Allons! nous vendons tout! Achetez le bleu du ciel, cette croix au bord de la route, ces tombes!

Il jeta son bonnet, baissa la tête et se tut. Puis s'étant agenouillé au-dessus de ce tas d'ustensiles de ménage, devant la chaudière, il leva ses mains près de ses lèvres et dit d'une voix forte :

— Dieu saint! Dieu fort! Saint et immortel! Ayez pitié de nous! (début d'un cantique très connu.)

Les voix murmurèrent en suivant la sienne comme un vent printanier. Les paysans se découvrirent, les femmes s'agenouillèrent, et Franek continua :

— Du mauvais œil, de la famine, du feu et de la guerre, préservez-nous, Seigneur!

...D'une mort subite et inattendue, préservez-nous, Seigneur!

...Du péril de la mer et de tout autre péril, préservez-nous, Seigneur!

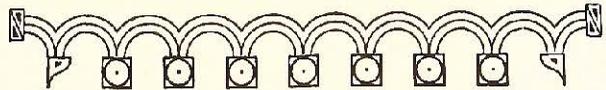
...Donnez la paix à nos nids, nous vous en prions, Seigneur!

Et comme il avait toujours été sot, cette fois encore, ayant ainsi arrangé cette prière à sa façon, il se leva, fixa ses yeux lumineux sur un point de l'atmosphère, et, passant entre les gens, se dirigea vers la rivière.

FIN



Tour d'église en bois



La « Pologne pittoresque » de Léonard Chodzko

Parmi les ouvrages si nombreux et si variés que produisit infatigablement la grande émigration, le plus utile, au point de vue des rapports franco-polonais, le plus durable aussi et que l'on peut encore parfois consulter avec fruit, fut, sans contredit, cette publication collective, dirigée par Léonard Chodzko, et qui porta successivement les titres de *Pologne pittoresque* et de *Pologne illustrée*.

C'est, en quelque sorte, une encyclopédie de ce qu'il convient de savoir, en histoire, en littérature et en art, pour apprécier justement la Pologne et la légitimité de ses revendications. Les émigrés de 1830 avaient entrepris, en écrivant ces pages, une nouvelle lutte patriotique, qui, pour être pacifique, cette fois, n'en devait produire que de plus heureux résultats. Les nombreux sous-titres du 3^e volume donnent une idée de la variété des sujets traités dans cet ouvrage : scènes historiques, monuments, monnaies, médailles, costumes, armes, portraits, esquisses biographiques, éphémérides, sites pittoresques, châteaux, édifices, églises, monastères, cultes religieux, curiosités naturelles, peintures (sic) de mœurs, coutumes, cérémonies civiles, militaires et religieuses; danses, contes, légendes, traditions populaires, impressions de voyage, géographie, statistique, commerce, littérature, poésie, beaux-arts, théâtre, musique.

Vaste programme! et il faut reconnaître que la « Société de littérateurs » réunie par Léonard Chodzko l'a rempli de façon satisfaisante, en construisant un monument historique; premier effort de propagande, qui fut l'ancêtre et le modèle de tous les autres.

Ces trois gros volumes verts, traditionnellement conservés dans toutes les familles d'émigrés, où ils étaient parvenus, le plus souvent, comme prix décernés par l'École des Batignolles, portent au dos des aigles et des cavaliers surmontant les noms : *Polska et Litwa*. La page du titre porte en haut cette phrase si éloquente dans sa simplicité : *Dédiée à la France*. Plus bas, nous voyons la première édition de cette fameuse gravure qui devait être tant de fois reproduite : *Français et Polonais, de tout temps amis!* La victoire, entourée de drapeaux portant les aigles polonaises et napoléoniennes, y couronne à la fois un lancier classique et un brave grenadier en bonnet à poil, qui se serrent la main. Sauf erreur, cette caractéristique image est l'œuvre du célèbre graveur Antoine Oleszczynski. Si nous parcourons ces pages, si souvent feuilletées par trois générations, une chose nous frappe tout d'abord : le français correct, élégant même — tant soit peu emphatique, bien entendu, à la mode de l'époque — (1835-1841) de ces étrangers, depuis si peu de temps en France. Ce qui nous impose une première constatation:

tout Polonais, tant soit peu instruit, avait appris à fond la langue de la nation-sœur dès avant l'exil ; beaucoup dans la maison familiale, tous au cours de leurs études, les plus âgés durant leurs années de service aux Légions de la République et de l'Empire.

Léonard Chodzko et sa femme Olympe (émigrée avec lui) avaient su réunir autour d'eux les meilleurs spécialistes de chaque question. Le célèbre historien et archéologue Joachim Lelewel (qui repose au cimetière Montmartre) se chargea, outre de nombreux articles non signés, de celui qui concerne la numismatique. Pour la musique, on s'adressa au non moins érudit Albert Sowinski, compositeur de nombreuses mélodies, si essentiellement polonaises, qui étudia à fond l'histoire du théâtre en Pologne, et reproduisit, pour les lecteurs, diverses danses et chansons populaires, anciennes ou contemporaines. L'histoire fut en partie confiée au fougueux général Louis Mieroslawski. Ses articles sont peut-être plus intéressants et plus modernes que les autres, parce que sa fantaisie si personnelle leur donne un attrait particulier, en dehors du style un peu « convenu » de l'ensemble, mais ils sont aussi, pour la même raison, un peu sujets à caution, car la passion politique y palpète ouvertement — tandis que « l'union sacrée » la plus tolérante anime tous les autres, bien que d'esprit démocratique. Et ceci nous conduit à une seconde constatation : dès ses premiers pas, la propagande polonaise en France avait compris la nécessité de rester purement nationale, de résister à l'influence exclusive d'un parti, de s'adresser à l'opinion publique de la France tout entière. Bien entendu, ces travaux sont conçus dans l'esprit du temps, non seulement au point de vue du style, mais dans le choix même des sujets : prédilection romantique pour les légendes, sérieuses reproductions de portraits de personnages presque mythologiques (comme Biruta), costumes et poses « troubadouriques » dans les scènes historiques ou les illustrations de nouvelles, etc.

Les gravures, toutes très soignées, reproduisent également des paysages et vues diverses, dont les meilleurs sont dus à l'artiste Adam Pilinski. Les portraits vraiment historiques, ou contemporains, proviennent de la collection Léonard Chodzko. La partie purement littéraire se compose surtout d'adaptations de romans et de nouvelles d'écrivains polonais, par Olympe Chodzko. C'est là, bien entendu, que triomphe le sentimentalisme propre à cette époque, mais retenu pourtant dans les limites d'une stricte moralité. C'est en patriotisme que se transforme chez les Polonais l'exaltation romantique à laquelle l'Europe est en proie ; c'est dans l'expression de souffrances bien réelles, de mélancolies vraiment douloureuses, d'espérances invincibles, que se déverse le trop plein de leur imagination excitée par la fièvre générale. Quant aux appréciations de la *Pologne pittoresque* sur les auteurs polonais contemporains, elles nous paraissent parfois bien amusantes. Nous savions que nos grands romantiques ne furent équitablement jugés que plus tard. Slowacki ne fut compris qu'après sa mort, et Krasinski resta longtemps (et volontairement) « le poète anonyme de la Pologne ». Mais il nous semblerait aujourd'hui que Mickiewicz ait dû être estimé à sa valeur, dès les débuts de

l'exil ; d'abord, parce qu'il était déjà connu avant l'insurrection, puis, parce que son inspiration, si puissante et si élevée demeurait cependant plus accessible à la majorité des émigrés, et ne cherchait pas à leur imposer de déroutantes nouveautés. Or voici l'énumération des poètes polonais du XIX^e siècle que nous trouvons à la page 457 du 3^e volume : François Karpinski, Julien Ursyn Niemcewicz, Stanislas Trembecki, Jean Woronicz, Jean-Népomucène Kaminski, Aloïs Felinski, Casimir Brodzinski, Thomas Cantorbéry Tymowski, Raimond Korsak, François Wezyk, Antoine Gorecki, Antoine Malczewski, Adam Mickiewicz, Séverin Goszczynski, Lucien Siemienski, Alexandre Fredro, Antoine-Edouard Odyniec, Alexandre Chodzko, Jules Slowacki et Bohdan Zaleski — et, comme conclusion à ce pêle-mêle : « Bohdan Zaleski tient aujourd'hui la première place » (et il a seul son portrait dans la *Pologne pittoresque*).

D'autres jugements, portés par elle, ont mieux résisté à l'influence du temps. Non seulement elle énonce d'une façon définitive les grandes vérités de l'histoire de la Pologne, mais elle donne une place digne de chacun à ses héros, entr'autres à cet ange protecteur des émigrés, à cette martyre du patriotisme que fut Claudine Potocka, née Dzialynska. Pour venir en aide à ses compatriotes dans le besoin, cette noble femme s'était volontairement dépouillée de ses biens et astreinte à une vie modeste qui se termina bientôt. Elle mourut à 34 ans, et repose à Genève. Son dévouement et sa douleur nostalgique l'avaient tuée.

Tous les partis politiques de l'émigration, même les plus hostiles à l'aristocratie, s'unirent sur sa tombe dans une douloureuse admiration. Citons une phrase d'Olympe Chodzko sur cette grande figure :

« Claudine, après la chute de la Pologne, revêtit des habits de deuil et coupa ses beaux cheveux ; elle renvoya ses femmes de chambre, et se servit elle-même, comme si elle avait été élevée dans l'indigence... elle quitta son luxe avec la résignation, avec le bonheur d'une religieuse qui renonce au monde. La femme avait disparu, c'était une âme qui pleurait sur la Pologne. »

Nous apprenons, par le dernier article du dernier volume, que la *Pologne Pittoresque* dut traverser bien des moments pénibles, au cours de sa publication, et cela nous étonne d'autant moins que, publiée par souscriptions, le produit de la vente était destiné à secourir les émigrés nécessiteux. Elle fut donc, par là encore, la personnification de l'amitié franco-polonaise, ainsi que le déclare l'auteur de cet article, Christian Ostrowski (poète polonais et français non dépourvu de talent, mais traducteur désespérant par ses inexactitudes et ses longueurs). Elle devait sortir victorieuse de la lutte, car indépendamment de sa valeur littéraire, elle est restée fidèle à sa grande mission, car elle n'a jamais perdu de vue les nobles sympathies qui lui avaient donné naissance, ni les glorieuses infortunes qu'elle était appelée à secourir.

Aussi, les propagateurs de l'amitié franco-polonaise doivent-ils lui garder un souvenir reconnaissant.

J. BOUTE-GASZTOWTT.

NOTRE CHAUMIÈRE

Et lorsque je vois ce vieux toit de paille
Doré vers le soir des feux du soleil,
La mousse qui vêt l'antique muraille
Sous le rouge abri du sorbier vermeil ;
Lorsque sur le toit la cigogne veille ;
Que le bois murmure au loin dans le ciel ;
Quand du vieux tilleul s'envole l'abricille
Comme au temps de Piast rapportant son miel ;
Lorsque les vieillards assis sous un chêne
Tiennent leur conseil en face des cieux,
Se servant des mots de la langue ancienne,
Tout vêtus de blanc comme leurs aïeux ;
Lorsque, autour d'un feu qui craque et pétille,
Se tresse le fil si long, si vivant
D'un récit naïf qui brille et scintille
Et s'enroule autour d'un fuseau mouvant ;
Alors je me sens trembler tout entière
Au doux souvenir d'un temps effacé ;
Alors je me dis : voici la chaumière
D'où nous est venu tout notre passé.

Et lorsque je vois sur le toit de paille
Des feux du matin briller la lueur,
Et luire au soleil la forte muraille
Dont le ver ne peut entamer le cœur ;
Lorsque le semeur jette au loin la graine,
Quand l'herbe commence à verdir le champ,
Quand le soc retourne en lous sans la plaine,
Quand le laboureur entonne son chant ;
Et que l'alouette au ciel monte et chante,
Que la fleur éclot sur le tumulus,
Qu'un léger zéphire agite la plante,
Qu'au haut du clocher sonne l'angelus ;
Quand le mendiant vante avec emphase
Les gens d'autrefois à ceux d'à présent ;
Qu'un cheval hennisse ou que le vent jase,
Ou qu'un chien au loin faïre un revenant,
Lorsque dans les champs tout baignés de larmes
Sortent les faucheurs brandissant leurs armes
Et qu'en un seul tout ce peuple assemblé
Couche sur le sol tout un champ de blé ;
Alors je me sens constante et fière,
Je crois entrevoir ce qui doit venir,
Alors je me dis : de cette chaumière
Un jour sortira tout notre avenir.

M. KONOPNICKA
(Traduit par V. GASZTOWTT.)



BENIOWSKI



par Jules SLOWACKI

(Suite)



Le jeune Casimir Beniowski, qui doit devenir un aventurier fameux, vient de faire ses adieux à la belle Aniela avant de s'engager dans la Confédération de Bar pour combattre les Russes, oppresseurs de sa patrie. Le matin brille sur les plaines de Podolie, et le jeune homme rêve d'aventures guerrières et amoureuses.

IX

Déjà il voyait au moins dix Andromèdes rivées à un rocher par des chaînes cruelles, et les cheveux flottant comme une queue de comète — images fort agréables pour les cervelles de vingt ans ! Car la tendre jeunesse, panthéiste comme Mahomet, transforme en femmes tous les rochers, fond les métaux à ses flammes, et voit des houris au lieu de pépins dans les poires.

X

Ici je renvoie le lecteur au Coran, qui nous apprend, dans une note, qu'au paradis chaque poire s'entr'ouvre et livre passage à quatre houris : — je me laisserais volontiers embaucher comme jardinier dans ce pays, pour avoir chaque jour un plat de fruits pareils : d'autant plus que, dans chaque poire, vous avez au choix quatre jeunes filles de différente couleur.

XI

Vous le voyez, notre idéal de blanches bien aimées est en Orient dogmatiquement revêtu de couleurs ; chez nous, on tiendrait pour bien hardi le poète qui, même dans le domaine de la fantaisie, décrivant en ses rimes un de ces fruits passés, une vieille fille séraphiquement épanouie dans le Seigneur, dirait sans y songer : elle avait le teint vert comme les asperges.

XII

Cependant un grand poète, et grand prophète tout ensemble, l'a dit dans le Coran, et la critique se tait ! — cette critique qui chaque année découvre tant de défauts dans mes œuvres, cette critique, vrai lynx ou vraie licorne, car elle a l'œil perçant et la corne pointue ; heureuse — si je m'en souciais, et si, furieux, je mettais son nom dans mon poème moqueur.

XIII

Le nom de la critique ? — non, celui des critiques ! — Bah ! qui d'entre eux a un nom ? Z. K. S. K. E. K... On

dit que la *Jeune Pologne* est rédigée par une vieille femme ; et moi, à la voir mordre et aboyer, je crois que c'est par un jésuite — qui a à son service un goujat pour traduire en langage humain les hymnes, les avis, les prières et les répons écrits dans le dialecte infernal (1).

XIV

Je m'en réjouis fort, d'ailleurs, en qualité de philologue, car je vois qu'il sera possible chez nous de traduire en aboiements humains ce poème d'enfer à qui sert de prologue le hurlement de Cerbère. Mais, à propos de poème, quel besoin de faire languir le mien parce que je ne sais quel théologastre a voulu me hacher menu par sa critique, comme si nous étions (voyez dans les ballades pour cette comparaison) lui, mon seul ami fidèle, et moi, le pauvre Tukaj (2) ?

XV

Écoutez ma Muse qui m'appelle et me dicte de nouveaux chants : j'entends déjà de loin retentir le canon, les fusils, les arquebuses : et, je le sens, hélas ! plus vite que je ne le pensais, mon héros est exposé à recevoir plaies et bosses. Que la volonté de Dieu soit faite ! je le conduis au feu : — s'il y périt, mon poème s'arrêtera — et pour cause.

XVI

Quel dommage pourtant ! Quarante-quatre chants tout entiers ! car mon plan en comporte quarante-quatre, ni plus ni moins. — Et moi, qui vise toujours au grandiose, j'ai entrepris une épopée pareille à celle du chantre de Troie, que dis-je, pareille ? plus grande même ; — car mes lecteurs n'aiment pas les vers blancs et fuient la poésie toute nue ; aussi un événement qui se passe là-bas, sous les rois de Saxe, il faut que je le chante tout entier en strophes du Tasse.

XVII

J'ai donc entrepris d'écrire en strophes du Tasse une épopée de quarante-quatre chants, et il se peut, hélas ! que je ne la finisse pas !... et que dans les sphères étoilées je n'aie pas prendre place parmi les poètes, si M. Zbigniew, semblable à la foudre qui tourmente le dos des

(1) Cette strophe faillit donner lieu à un duel entre le rédacteur en chef de la *Jeune Pologne* et Slowacki : mais l'affaire fut apaisée. (Note du tr.)

(2) Voyez dans les œuvres de Mickiewicz la bataille intitulée Tukaj. (Note du tr.)

montagnes, n'essaja pas son glaive sur les casques moscovites, et cela sans tarder... en croquant pour le moins trois pelotons à la fois.

XVIII

Car il nous faut un coup de maître pour son coup d'essai : les égards du lecteur sont à ce prix. C'était précisément le jour où Kreezetnikow ordonna d'attaquer Bar, tandis que dans tous les villages le peuple se baignait au sang de ses anciens maîtres, pendait les économes sans autre forme de procès — et préparait la république de l'avenir en brûlant les Juifs et en violant les femmes

XIX

Deux moyens excellents ! Le dernier surtout est dans la nature des choses et produit sur la terre l'égalité céleste ; l'autre choque bien un peu le système de Malthus et ce que M. Cz... écrit en faveur de ses concitoyens, mais il purifie peu à peu la Pologne, le peuple de catholiques romains, et ne fait aucun tort aux Juifs, car tout Juif renaît en un clin-d'œil — voyez Tacite sur le Phénix.

XX

Bar était donc attaqué par l'ennemi, lorsque Beniowski s'arrêta sur une éminence qui dominait la ville. Il se tenait à cheval, comme une statue, au-dessus d'une fontaine, regardant devant lui et se demandant ce qu'il devait faire. Il voyait la ville comme sur sa main, mais pâle et à moitié voilée par la fumée ; les armées en ligne semblaient de longues files de fourmis, et sur la muraille la fumée des canons s'arrondissait en roses blanches.

XXI

Dans cette guirlande faite de roses de mort, la ville s'élevait au milieu de leurs aériennes jetant des flammes pareilles à des aiguillons d'abeilles... Les boulets venaient frapper les blés et sifflaient comme des furies d'enfer, ou, s'enfonçant dans des entrailles moscovites, parcouraient de part en part des pelotons entiers et de cette troupe humaine tiraient des gémissements.

XXII

Figurez-vous, lecteur, que vous sortez tranquillement sur le perron de votre maison... Vous voyez devant vous des abeilles volant vers les prairies dans un rayon de soleil... plus loin — une cité tout armée — à un mille, dans la plaine, des canons rangés en ligne, des bataillons montant à l'assaut, bref, la comédie de la guerre : tout se plie et se replie, tout bouillonne, pique, hache ; et vous, monté sur votre balcon... vous regardez de loin...

XXIII

Là-bas certain vieillard paraît sur les remparts, il a levé la main, ramené sa *czapka* sur l'oreille ; les canons se sont couchés à ses pieds comme des chiens dociles, il les a caressés et ils ont sourdement grondé. Les boulets bondissent parmi les soldats moscovites ; heureux celui qui n'a pas à se plaindre des vacances que prend M. Pulawski, le juge de la province, lequel, au lieu d'écrire des actes, dresse des batteries.

XXIV

Là-bas on aperçoit des petits bois de bouleaux et de pâles sycomores, que les boulets ont dépouillés de leurs branches : aux uns des corneilles forment des guirlandes noires, et des autres elles s'envolent à grands cris, — exilées. On entend le murmure lointain de la ville, le son des cloches, tout s'agite à l'entour ; seuls, pensifs, sur la plaine grise, deux poiriers, comme des devineresses, abritent des âmes sous leur feuillage.

XXV

Là, en longue chaîne noire, fourmillante, les Moscovites à pied s'approchent de la bourgade ; ici, la cavalerie avec des tressaillements de serpent se détache d'un ravin, s'assemble, s'enveloppe de cliquetis, et s'avance comme un fleuve ; elle s'incline quand un boulet passe et siffle à son oreille — et se redresse quand il est passé ; là une poignée de Cosaques, comme une bande de roseaux verts, — ici des reflets de sabres, — là-bas des baïonnettes.

(A suivre.)



NOTRE ACTION

COMITÉ D'ALGER

Une Matinée des Amis de la Pologne au Splendid Cinéma

Dimanche dernier, à 9 heures, le Comité d'Alger des Amis de la Pologne donnait une matinée aux nombreux adhérents de ses groupes scolaires. Au programme, le film de *Quo Vadis*, précédé de projections de vues de Varsovie, Cracovie et Lwow. Plus de 700 adhérents s'étaient rendus à l'appel du Comité, parmi lesquels de nombreuses jeunes filles dont les fraîches toilettes d'été donnaient à la salle un aspect ravissant. Les présidents et présidentes des groupes scolaires, les membres du bureau et un certain nombre de sociétaires et de parents d'élèves, avaient tenu à assister à cette belle manifestation de la jeunesse d'Alger amie de la Pologne.

Après les projections, un chœur de jeunes filles de l'école de la rue Négrier, sous la direction de Mlle Legendre, premier prix des Beaux-Arts, chanta les premières strophes de l'hymne national polonais, qu'elles répétèrent ensuite en français : l'air des légions de Dombrowski, chanté avec grâce et sentiment, fut salué d'applaudissements prolongés.

Entre la 4^e et la 5^e partie de *Quo Vadis*, le président fit con-

naître à l'assemblée les brillants résultats déjà obtenus dans la propagande scolaire en faveur de l'amitié franco-polonaise : la création de 14 groupes, comprenant un millier d'adhérents, et les espoirs de développement de l'œuvre pour l'automne prochain. Il indiqua ensuite que la correspondance interscolaire avec la Pologne commençait à s'organiser, que des lettres touchantes arrivaient de Pologne, et que l'Association des élèves de l'enseignement secondaire polonais, qui compte 20.000 membres, venait de lui demander de lui procurer des listes de correspondants à Alger.

Puis il présenta dans son ensemble l'œuvre littéraire de Sienkiewicz, énumérant les ouvrages et montrant les brillantes qualités qui ont valu à l'écrivain polonais sa renommée universelle : sentiment profond de la nature, fine psychologie, analyse exacte des caractères, reconstitution fidèle des époques, merveilleuses figures féminines, prodigieux tableaux de batailles, et l'inspiration d'un ardent patriotisme.

Le succès de cette matinée donne les plus larges espérances pour les réunions littéraires et artistiques qui seront organisées après les vacances.

(Extrait de « l'Echo d'Alger », du 29 juin 1922.)

LES AMIS DE LA POLOGNE

26, Rue de Grammont, PARIS (2^e) — Téléph. : Central 17-27

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

M. Raymond POINCARÉ ; MM. les Maréchaux de France FOCH et JOFFRE ; S. E. le Cardinal DUBOIS, Archevêque de Paris ; M. le Général WEYGAND.

COMITÉ D'HONNEUR

MM. le Baron d'ANTHOUDARD, Ministre plénipotentiaire ; Paul APPELL, Recteur de l'Université de Paris ; Léon AUSCHER, Vice-Président du Touring-Club de France ; BABINSKI, Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut catholique ; Prince Roland BONAPARTE, Membre de l'Institut ; MM. A. BOURDELLE ; BONVALOT, Président du Comité Dupleix ; Ferdinand BRUNOT, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris ; Ferdinand BUISSON, Député de la Seine ; Alfred CROISSET, de l'Institut ; l'Amiral DEGOUY ; Henri DESLANDRES, de l'Institut ; Edouard HERRIOT, Député du Rhône, Maire de Lyon ; Paul LABBÉ, Secrétaire général de l'Alliance Française ; LACOUR-GAYET, de l'Institut ; Paul LEFAIVRE, Ministre plénipotentiaire, ancien Ambassadeur extraordinaire ; Georges LEYGUES, ancien Président du Conseil ; l'Amiral NABONA ; le Général NIESSEL, Chef de la Mission militaire française en Pologne ; le Général PAU ; PETIT-DUTAILLIS ; Gabriel SARRAZIN ; TIRMAN, Conseiller d'Etat.

PRÉSIDENT : M. Louis MARIN, Député de Meurthe-et-Moselle.

VICE-PRÉSIDENTS : MM. le Général DU MORIEZ et REGAUD, Député du Rhône.

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE : Mme Rosa BAILLY.

TRESORIER GÉNÉRAL : M. Henri DE MONTFORT.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. le Chanoine BEAUPIN ; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Supérieure de Saint-Cloud ; BOUTEILLE, Député de l'Oise ; Paul CAZIN ; Mme CRUSSAIRE, Professeur au Lycée Fénelon ; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ ; DALBIS, Professeur au Collège Stanislas ; le Général EON ; Philippe D'ESTAILLEUR ; le Général LELONG ; Emile LANGLADE, Secrétaire général de la Critique Littéraire ; KERVAREC, Professeur agrégé ; le Général MALLETERRE, Gouverneur des Invalides ; H. MOYSSET ; Alexandre MERLOT, Directeur de la Revue la Pologne ; Mlle MESPOULET, Professeur agrégée ; MM. Robert REGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut ; Louis RIPAUT ; A.-Augustin REY, de la Société d'Economie politique ; SAGET, Député du Haut-Rhin ; SAINT-YVES ; Mme Yvonne SARCEY ; M. Paul-Yves SEBILLOT ; Mlle STREICHER, Répétitrice à l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres ; MM. Fortunat STROWSKI, Professeur à la Sorbonne ; SUDRE ; Mlle Lucile VEYRE.

Les AMIS DE LA POLOGNE se tiennent en rapports étroits et quotidiens avec le GROUPE PARLEMENTAIRE du même nom ; celui-ci qui comprend 180 députés, a choisi comme président notre président, M. Louis MARIN.

COMITÉS RÉGIONAUX

RENNES. — *Président* : M. TURGEON, Doyen de la Faculté de Droit ; *Secrétaire* : Mlle Hélène KRZANOWSKA.

LYON. — *Président* : M. SALLES ; *Vice-Présidente* : Mme BARRETT-SPALIKOWSKA ; *Secrétaire* : M. Paul BERTHELET.

MARSEILLE. — *Président* : M. DE LARIVIERE ; *Secrétaire* : Mme Germaine MAITRE-NIEDUSZYNSKA.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY ; *Secrétaire* : Mlle Jeanne WYSZLAWSKA.

VERSAILLES. — *Pr* : M. le Général EON ; *S^e* : M. CINTRACT.

MULHOUSE. — *Pr* : M^e STOULS ; *S^e* : Mlle LÉVY.

NANTES. — *Pr* : M. LINYER ; *S^e* : Mme Henri PAVIN.

ALGER. — *Président* : M^r Arsène ROZEE ; *Vice-Présidents* : M^e GORSKI, Mlle CWIK ; *Secrétaire* : M. ZERBIB.

LAVAL. — *Pr* : Mme EVEN ; *S^e* : Mme LASSALLAS.

CAEN. — *Président* : M. Georges WEILL.

CLERMONT. — *Président* : M. DESDEVISES DU DÉSERT.

D'autres Comités sont en formation à Nancy, Rouen, Le Havre, Bayonne, Colmar, Chambéry, etc.

Comité du Quartier-Latin. — *Président* : M^e Louis ROTH ; *Secrétaire* : Mlle DE LA CHASSAGNE.

GROUPES SCOLAIRES

Il en existe aux Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche, Racine, de Versailles, d'Alger, au Collège Chaptal, aux Ecoles communales d'Alger, etc.

CORRESPONDANTS EN POLOGNE

LES AMIS DE LA FRANCE de Varsovie, Cracovie, Léopol, Lodz, Wilno, Sandomir.

L'ASSOCIATION FRANCO-POLONAISE de Poznan.

LE CERCLE POLONO-FRANÇAIS de Lublin.

Les MEMBRES des « Amis de la Pologne » ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences et aux bibliothèques de Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an.